

AMAR OUZEGANE N'EST PLUS ...

par
Jacques Jurquet

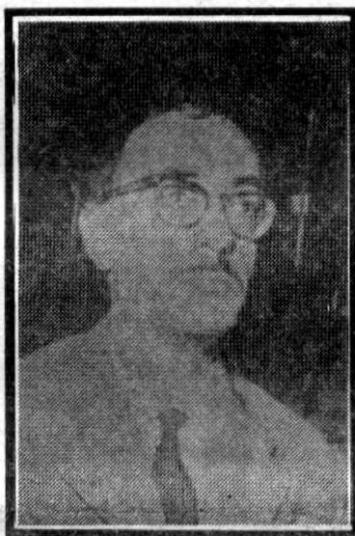
Fondateur et ancien premier secrétaire du Parti communiste algérien, exclu de ce parti sur ordre des dirigeants du Parti communiste français en décembre 1947 parce qu'il s'opposait à leur férule, patriote algérien qui, selon l'hommage qui vient de lui être rendu par le président Chadli Bendjedid, « a participé à la marche de la révolution de libération et est demeuré fidèle à sa patrie et aux options de son pays », notre camarade, ami et frère, Amar Ouzegane n'est plus.

A la suite d'une longue maladie qui l'avait déjà tourmenté pendant ses incarcérations en camp ou en prison à l'époque du colonialisme français, il est décédé le 5 mars dernier, entouré du respect de tout son peuple et des innombrables amis qu'il comptait dans le monde entier. Rappelons en particulier qu'il avait été reçu personnellement par le président Mao Tsétoung au cours des années suivant l'indépendance. Ils avaient eu un entretien des plus chaleureux non seulement entre représentants habilités d'Etats du Tiers Monde, mais aussi entre camarades attachés aux édifications respectives du socialisme dans leurs pays, en fonction de leurs spécificités nationales.

Comme tout communiste sincère, Amar Ouzegane avait été bouleversé par l'attitude hostile et stupide des dirigeants du Parti communiste français à son égard, alors qu'il avait partagé avec nombre d'entre eux plusieurs années d'internement au camp de concentration de Djenienbou-rezg. Mais il avait su opposer à la mesure d'exclusion le frappant la sérénité de ceux qui savent, même quand les babakhayou (perroquets) entonnent les airs charmant les oreilles de leurs maîtres, qu'ils ont et conserveront raison aux yeux de l'Histoire.

Et par la suite, l'Histoire du peuple algérien donna effectivement raison à Amar Ouzegane, l'ancien petit télégraphiste algérois. Il savait que le Parti communiste ne serait vraiment algérien et révolutionnaire qu'à la condition de ne pas se soumettre aux directives venues d'hommes qui ne connaissaient pas les sentiments profonds de son peuple. Dès 1954, il devint militant du Front de libération nationale, puis en 1956 il fut sinon le seul, du moins l'un des principaux rédacteurs de la Charte de la Soumman, charte de la révolution nationale algérienne.

Depuis longtemps déjà, j'échangeais avec lui une correspondance précieuse et le rencontrais tantôt à Alger, tantôt à Paris où il venait se faire soigner périodiquement. Je n'ai pas encore pu révéler toutes les informations qu'il a bien voulu me confier, notamment sur le VIIe Congrès de l'Internationale communiste auquel il participa. Dans mon tome 4 sur « La révolution nationale algérienne et le Parti communiste français », il sera encore présent dans nombre de circonstances précises. Je fournirai



Amar Ouzegane est né à Alger le 7 mars 1910. Son père était venu habiter cette ville parce que sa famille avait été expropriée et ruinée en Kabylie par le colonialisme. Son grand-père, habitant d'Azazga, s'est insurgé en 1871 aux côtés de Bachaga El Mokrani, mais avait trouvé la mort à la bataille de Fréha.

A Alger, après avoir exercé différents métiers, son père s'était trouvé réduit au chômage. Aussi, après des études coraniques de 4 à 6 ans, puis un passage à l'école primaire suivi de deux années de cours complémentaires, Amar Ouzegane fut contraint de travailler et entra, à l'âge de 13 ans et demi, aux PTT.

Le chef de la famille Ouzegane était profondément religieux. Il citait souvent une phrase du Coran : « la suffisance et la dignité font une juste moyenne ». A l'époque de la guerre gréco-turque, il avait placé tous ses espoirs dans les Ottomans (les Turcs) pour récupérer les terres du grand-père contre la colonisation. Il exerçait une grande influence sur son fils Amar qui, très jeune, fut attentif aux injustices de la société coloniale. Dans les années 1926-1930, ce dernier, télégraphiste, cherchait à démontrer dans tous les domaines que les autochtones n'étaient pas des êtres inférieurs. C'est vers cette époque qu'il rencontra Raymond Guyot et René Jeanne, présents en Algérie pour assumer l'exercice de leurs services militaires. Le second était un des fondateurs du syndicat des PTT (en Algérie) dont Gourdeaux et Grandel étaient les dirigeants en France.

Gourdeaux préconisa de créer les « Jeunesses syndicalistes PTT » et d'y regrouper les jeunes, âgés de moins de 18 ans. Guyot était responsable des jeunes communistes.

En 1930, Amar Ouzegane adhéra aux J.C. et fonda aussitôt *L'œil des PTT* journal de la cellule d'entreprise qui se vendait clandestinement et dont le contenu utilisait l'ironie et l'humour au service de la polémique. Ce fut pour lui l'occasion d'écrire ses premiers articles. Ainsi les deux sources de « la pensée et de l'activité du jeune Algérien qui allait devenir le premier dirigeant, temporaire, du Parti communiste algérien, sont-elles à rechercher dans ses origines familiales (l'anti-colonialisme, le patriotisme et le respect du Coran) et dans sa position professionnelle (le syndicalisme, puis le communisme).

alors les indications particulièrement éloquentes qu'il m'a communiquées au sujet des trois raisons exactes de son exclusion du Parti communiste algérien sur décision du Parti communiste français, et je serai, grâce à lui, en mesure de mieux démasquer l'imposture néfaste des rapports de sujétion liant le Parti algérien au Parti français. D'ailleurs Amar Ouzegane m'a largement devancé dans cette tâche de démystification historique en écrivant en 1962 « *Le meilleur combat* ».

A propos de ses positions au moment du génocide colonialiste du Constantinois en mai 1945, j'avais formulé des critiques en sa présence et il m'avait fourni les réponses que j'ai consignées dans le tome 3 de mon étude. Mais cette question lui tenait à cœur. Aussi m'écrivit-il le 21 avril 1979 les lignes suivantes : « ... Comme je te l'ai dit maintes fois, tes critiques de la ligne du PCA ne me gênent nullement, car j'ai été freiné par l'aveuglement du PCF et la timidité des militants algériens et pieds-noirs, dont certains de ces derniers correspondaient clandestinement et régulièrement avec Maurice Thorez et André Marty.

« Cela ne signifie que je cherche à tirer mon épingle du jeu. Les articles de Demusois dans "L'Humanité" et le tract inspiré par Feix contre les nationalistes après le Premier mai 1945 ont été attribués faussement à moi. J'étais en tournée dans le Constantinois du 16 avril au 8 mai 1945, et j'ai donné l'ordre de détruire ces tracts.

« Si Allah me prête vie pour quelques temps encore, j'expliquerai tout cela dans mes mémoires... »

« En ce qui me concerne, le fait d'avoir été lucide en 1954 en rejoignant les rangs du FLN et en terminant mon activité révolutionnaire — en beauté! — comme ministre dans l'Algérie indépendante me suffit pour le jugement de l'Histoire... Je suis vraiment un révolutionnaire heureux.

« Je vous embrasse, Baya et toi même. signé : Amar »

Le 22 mai 1979, ma femme et moi-même avons déjeuné avec lui et son épouse, pour la dernière fois. Il était visiblement fatigué. Il m'avait remis un texte jamais diffusé, écrit par lui, au sujet de la Charte de la Soumman. Je ne publierai pas cet inédit assez long et très intéressant, car mon geste pourrait être considéré comme une ingérence dans les affaires intérieures du peuple algérien. J'espère pouvoir un jour le faire publier par un organe algérien auquel je pourrai le remettre.

Je suis persuadé d'avoir interprété les sentiments de tous nos camarades et lecteurs en adressant un télégramme à Madame Ouzegane et à sa famille, « *Profondément ému par décès Amar Ouzegane, vos assurances pleine solidarité de cœur et nous nous inclinons avec respect devant sa mémoire de militant et de patriote.* »